

CHAPITRE CINQ

DIEU D'AMOUR, MAIS AUSSI DIEU DE JUGEMENT

“Mais ils se moquèrent des envoyés de Dieu, ils méprisèrent ses paroles, et ils se raillèrent de ses prophètes, jusqu'à ce que la colère de l'Eternel contre son peuple devînt sans remède”. [2 Chroniques 36:16].

“Dieu est amour ; et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui... La crainte n'est pas dans l'amour, mais l'amour parfait bannit la crainte ; car la crainte suppose un châtiment, et celui qui craint n'est pas parfait dans l'amour”. [1 Jean 4:16 à 18].

Dieu est un Guide

Malgré la promesse faite à son épouse Hope dans ses derniers instants, William Branham hésitait à épouser Meda Broy, une chrétienne qui s'occupait du petit Billy. Il ne s'estimait pas à la hauteur de sa bonté. Meda était née le 26 avril 1919. Les hésitations de William Branham l'attristaient, et un jour elle fit la prière suivante : *“Seigneur, je n'ai jamais fait ceci auparavant, et je souhaite ne plus avoir à le refaire, mais, j'ouvre maintenant ma Bible, et je te prie de me donner un passage de l'Ecriture qui m'aidera.”* Quand elle a pris sa Bible, cette dernière s'est ouverte sur un verset de Malachie 4 : *“Voici, je vous enverrai Elie, le prophète, avant le jour terrible du Seigneur”*. Meda se releva aussi joyeuse que si le mariage avait déjà été conclu.

Le mariage eut effectivement lieu le 23 octobre 1941.

[*“Footprints”* p. 163, d'après *“The Patmos Vision”* le 4 décembre 1960 à Jeffersonville, Indiana]

Peu de temps après ce second mariage, William Branham, accompagné de son épouse et du petit Billy, se rendit dans une petite cabane isolée du mont Hurricane dans la chaîne des Adirondacks (New Hampshire). La cabane était fermée à clef, l'ami qui la possédait ne devait les rejoindre que le lendemain, mais il y avait une remise à côté. C'était un coin qu'il connaissait déjà pour y avoir chassé l'ours. Dès leur arrivée, William Branham décida d'aller chasser pour faire des provisions de viande pour l'hiver. Il laissa sa femme et son petit garçon près de la cabane, et s'éloigna malgré le brouillard qui commençait à s'élever. Il tua un chevreuil, le dépeça sur place et le pendit à un arbre avec l'intention de venir le chercher plus tard.

C'est alors qu'il s'aperçut qu'une tempête de neige se préparait, et il prit en courant le chemin du retour. Mais, au bout d'une heure il se retrouva, en sueur, au point de départ, devant son chevreuil dépecé. Il repartit en mettant en œuvre toute sa connaissance des bois et en faisant confiance à ses talents de guide. Mais à nouveau il se retrouva au même point. Et cela se reproduisit une troisième fois. Le brouillard était désormais épais.

“En d’autres circonstances, je me serais arrêté dans un coin, je me serais coupé un morceau de chevreuil, et je serais resté tranquille jusqu’à ce que la tempête soit passée, et j’en serais ressorti un ou deux jours plus tard. Mais je ne pouvais pas faire cela, avec ma femme et mon enfant en train de périr dans les bois.

J’ai fait quelques pas ... mais je ne savais plus où j’étais. J’ai commencé à m’énervier : *“Voyons, ce n’est pas possible que je me sois perdu, je vais certainement m’en tirer.”* J’essayais de me rassurer, mais la conscience intérieure nous dit quand nous sommes dans l’erreur.

Vous dites : *“Oh, je suis sauvé, je vais à l’église.”* Attendez d’être sur votre lit de mort, et vous verrez que ce n’est pas pareil. Votre conscience vous le dit. Vous savez bien que si vous mourez, vous ne pourrez pas vous tenir en face du Dieu Saint. Même les anges voilent leur visage devant lui. Comment tenir devant lui si le Sang de Jésus ne vous recouvre pas ?

J’ai cru entendre Quelque chose. *“Si j’entends des voix, alors je suis fichu. Qu’est-ce qui me prend ?”* C’est souvent ce qui se passe quand un homme se perd dans la forêt. Et il prend son fusil et se suicide, ou encore il tombe dans un trou, se casse la jambe, et il meurt là.

Alors j’ai continué ma marche. Et de nouveau j’ai entendu une Voix me dire : *“Je suis un secours qui ne manque jamais dans la détresse”* [Psaume 46:2]. Je me suis dit : *“Je suis en train de perdre la raison. Mais c’est bien une Voix que j’entends ! Qu’est-ce qui m’arrive ? Ce n’est pas possible que je me perde, je suis trop bon chasseur. Non, je ne suis pas perdu.”* Et j’ai continué d’avancer...

A nouveau j’ai entendu : *“Je suis un secours qui ne manque jamais dans la détresse”*. J’étais à cette époque-là pasteur du Tabernacle. Je me suis arrêté et j’ai regardé autour de moi : *“Alors qu’est-ce que je peux faire ? Je ne mérite pas de vivre, j’ai eu trop confiance en moi. J’ai cru être un chasseur, mais je n’en suis pas un.”*

Mes amis, je lui ai toujours fait confiance. J’ai battu des records à la chasse. Je suis un piètre tireur, mais j’ai tiré des chevreuils à six ou sept cents mètres... Mais ce n’est pas moi, c’est lui. Je lui ai toujours fait confiance. Et la Voix devenait de plus en plus proche : *“Je suis un secours qui ne manque jamais dans la détresse”*.

“Serait-ce Dieu qui me parle ?”

J’ai ôté mon chapeau qui était entouré d’un mouchoir rouge, et ma veste. J’ai posé mon fusil contre un arbre et j’ai prié : *“Père Céleste, je suis en train de perdre la tête, et j’entends une Voix qui me parle. Est-ce Toi ?... Je reconnais volontiers que je ne suis pas un chasseur. Je n’arrive pas à retrouver mon chemin. Il faut que tu m’aides. Je ne mérite pas de vivre, avec tout ce que j’ai fait, et je suis venu ici en croyant que j’en savais trop pour me perdre. J’ai besoin de toi, Seigneur. Mon bébé, mon petit garçon, sa maman est partie, et ma femme s’efforce d’être une mère pour lui, et je viens tout juste de l’épouser. C’est une enfant et là, dans les bois, ils vont mourir tous les deux cette nuit. Ce vent va*

faire tomber la température à moins dix, et ils ne sauront pas comment survivre... Mon Dieu, ne les laisse pas mourir. Ramène-moi vers eux, afin qu'ils ne meurent pas. Je suis perdu ! Je suis perdu, mon Dieu ! Je ne peux pas retrouver mon chemin. Aide-moi s'il te plaît. Pardonne mes voies prétentieuses et égoïstes. Je ne peux rien faire sans toi, tu es mon Guide. Aide-moi, Seigneur."

Je me suis relevé en disant : "Amen." J'ai repris mon mouchoir, ma veste, mon chapeau, mon fusil.

"Maintenant je vais prendre ce qui me paraît être la meilleure direction. Et j'irai tout droit ... J'irai selon la voie que tu vas m'indiquer, toi, Seigneur Dieu, mon Guide."

Je suis parti dans une direction. *"C'est cela, et il faut que je m'y tienne. Je vais suivre cette direction, sans m'en écarter. J'ai raison, je vais dans cette direction."* Si j'avais continué par là, je me serais retrouvé au Canada !

A ce moment-là, quelque chose m'a touché l'épaule, comme une main d'homme, si rapidement que je me suis retourné pour voir. Il n'y avait personne. *"Qu'est-ce que cela signifie ?"* ... J'ai levé les yeux et, juste derrière moi, cette brume s'est retirée, dévoilant ainsi la tour qui se trouve au sommet du Mont Hurricane. En continuant comme je faisais, j'allais en sens contraire, et il se faisait vraiment tard. J'ai fait demi-tour aussitôt. J'ai ôté mon chapeau et levé les mains : *"Conduis-moi jusqu'au bout, mon Dieu, tu es mon Guide."* Je suis parti, je devais monter tout droit plusieurs pentes abruptes. Dix kilomètres me séparaient de cette tour. Vous vous rendez compte ? Une trouée de dix kilomètres dans le brouillard pour que je puisse voir !

[William Branham poursuivit sa marche, un bras levé, dans l'espoir de toucher une ligne téléphonique qu'il avait aidé à poser au printemps. Il savait que cette ligne descendait jusqu'à la cabane. Le blizzard s'était levé, et il faisait nuit. Pourtant, alors qu'il allait abandonner, sa main a touché le câble.]

"Oh là là ! J'étais perdu et j'étais retrouvé. J'ai tenu ce câble. J'ai laissé tomber le fusil, j'ai enlevé mon chapeau, et debout j'ai dit : "Ô mon Dieu, quel sentiment d'être retrouvé quand on est perdu. Je ne lâcherai pas cette ligne jusqu'en bas. Je vais suivre cette ligne. Elle va me guider vers tout ce qui m'est cher ici-bas, ma femme, mon bébé, qui ne savent pas où je suis, affolés au milieu du vent et des feuilles qui tombent." ...

Ce fut une expérience épouvantable, une grande expérience pour retrouver mon chemin. Mais cela n'est qu'un aspect. Autrefois j'étais perdu dans le péché. J'allais d'église en église, essayant de trouver quelque chose... Il n'y avait rien. Mais un jour, dans une petite remise à charbon, j'ai levé les mains, et je me suis emparé de Quelque chose, ou plutôt Quelque chose s'est emparé de moi. C'était la Ligne de Vie, le Guide. Il m'a conduit en sécurité jusqu'à maintenant, et je ne vais pas ôter mes mains de cette Ligne. Que les credo, les dénominations, fassent comme bon leur semble, je m'attache au Guide, parce que tout ce que j'ai de plus précieux sur la terre et dans le Ciel est au bout

de cette Ligne... Il m'a conduit en sécurité jusqu'à maintenant, et je lui ferai confiance pour le reste du chemin. Quand le Saint-Esprit viendra, il vous guidera et vous conduira dans toute la Lumière [cf. Jean 16:13].”

[*“Footprints”* p. 164 à 170 d'après *“My Guide”* le 14 octobre 1962 à Jeffersonville, Indiana]

Sainteté de Dieu et de son œuvre

[Jésus de Nazareth qui a dit sur la Croix : *“Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font”* [Luc 23:34], a aussi dit : *“Quiconque parlera contre le Fils de l'homme, il lui sera pardonné; mais quiconque parlera contre le Saint-Esprit, il ne lui sera pardonné ni dans ce siècle ni dans le siècle à venir”* [Matthieu 12:32]. Et quarante-deux enfants qui, sans doute sous l'influence de leur entourage, s'étaient moqués du prophète Elisée [2 Rois 2:23, 24], furent déchirés par des bêtes fauves sorties d'un bois.]

“Comme toujours, Dieu veut que nous respections ce qu'il fait. Il l'exige. Respectez cela, sinon il va se passer quelque chose... Vous ne devez pas manquer de respect envers Dieu. Si vous ne croyez pas, restez tranquille, éloignez-vous. Ou alors approchez-vous avec respect. Ne vous moquez pas des gens qui sont dans l'Esprit. Ne dites pas de mal de ceux qui adorent dans l'Esprit de Dieu.

Alors que j'étais jeune prédicateur, je prêchais à un coin de rue. Et une belle femme de vingt ou vingt-deux ans, une catholique, est passée. Je la connaissais, son mari était catholique. Je l'avais connue jeune fille. Elle s'est approchée : *“Je ne voudrais pas de la religion de William Branham même pour ma vache préférée.”*

La nuit suivante, avant que je puisse la joindre, j'ai appris qu'elle était mourante à l'hôpital et, encore aujourd'hui, on ne sait pas la cause de sa mort. Son mari m'a envoyé chercher pendant la réunion : *“Venez vite prier pour ma femme, elle vous a appelé pendant toute la soirée.”* Elle criait : *“Appelez-le ! Appelez-le ! Appelez-le ! Vite !”*

Je me suis précipité dans ma voiture. Et elle a rendu son dernier soupir alors que je montais l'escalier. Le mari m'a dit de venir prier pour elle quand même.

“Mais elle est morte, cela ne servira à rien.”

“Alors, venez la voir.”

J'y suis allé. L'infirmière m'a dit : *“Billy, elle est morte dans une telle agonie qu'elle hurlait ton nom de toutes ses forces : Dites-lui de me pardonner !”* C'était au point que ses taches de rousseur sortaient comme des verrues sur son visage. Ses grands yeux étaient exorbités, et ses paupières à moitié fermées seulement. Vous savez, lorsqu'une personne meurt, cela fait travailler les reins et l'intestin. Et une vapeur s'élevait de son corps. Elle est morte dans cette agonie, non parce qu'elle m'avait manqué de respect, mais parce qu'elle a manqué de respect envers l'Evangile que je prêchais, alors que Dieu accomplissait des signes et des prodiges.

Son mari m'a demandé : *“Elle est allée au purgatoire. Dites une prière pour elle.”*

“C'est trop tard. C'est ici-bas qu'elle devait purger son âme, et non pas attendre

d’être ailleurs.” C’est quand les choses vont mal que les gens ont besoin de Lui. Beaucoup disent : *“Je ne crois pas en Dieu.”* Mais quand ça va très mal, alors voyez qui ils appellent en premier !”

[*“Respects”* § 82 à 90 le 15 octobre 1961, à Jeffersonville, Indiana. *“Footprints”* p. 127 d’après *“Taking Sides With Jesus”* le 1er juin 1962 à Jeffersonville, Indiana.]

“Il y a quelque temps, à New Albany, je parlais avec des pécheurs pour les conduire au Christ... J’étais là, en train de prêcher, à l’heure du repas, mangeant un sandwich, et je leur parlais de Dieu. Je cherchais ainsi un endroit propice où aller à l’heure du repas, pour essayer de gagner une âme au Christ. L’un d’eux m’a dit que sa mère avait ce genre de religion, la religion qui touche le cœur. Et les larmes lui coulaient le long des joues.

“Elle est partie depuis des années. Elle a toujours prié pour moi.”

“Dieu a entendu ses prières et essaie d’y répondre maintenant même.”

Et cet autre homme est alors venu. Son gendre dirigeait le garage voisin. Il était ivre : *“Hé Billy ! Ecoute. Chaque fois que tu veux venir dans mon garage, tu peux venir, mais n’apporte pas ici ta religion de fanatique.”*

Je me suis retourné : *“Là où le Christ n’est pas le bienvenu, je n’irai pas.”*

Il est reparti en disant : *“Oh, ne nous énermons pas mon gars.”*

Et alors j’ai entendu une Voix dire en mon cœur : *“Tu récolteras ce que tu as semé, et il aurait mieux valu pour toi qu’on suspendît à ton cou une meule de moulin et qu’on te jetât au fond de la mer ...”* [cf. Matthieu 18:6]

Et son propre gendre, avant même qu’il n’atteigne son garage, lui est passé dessus avec un camion de deux tonnes chargé de ferrailles, et ses pieds et ses chevilles ont été écrasés.

Vous voyez : vous devez respecter Dieu. Il le faut. Dieu l’exige.

Deux jours après, une femme au bras paralysé s’est adressée à moi : *“Je sais que l’onction de Dieu est sur vous. Souvenez-vous de moi dans vos prières. Je suis dans cet état depuis des années”*. Je lui ai dit : *“Si vous croyez vraiment, étendez votre bras, car Jésus vous a guérie.”* Et aussitôt son bras a été guéri et elle s’est mise à crier de joie et à remercier Dieu à genoux. Mais une femme qui passait a dit : *“Si la vraie religion c’est celle de Branham, je n’en veux pas.”* Et comme elle s’en allait, elle a trébuché et s’est cassé le bras en quinze endroits, le bras du même côté que celui de la femme qui venait d’être guérie.”

[*“A Man Sent From God”* de Gordon Lindsay, chapitre 21. *“Footprints”* p. 119 d’après *“Respects”* § 91 à 96, le 15 octobre 1961 à Jeffersonville, Indiana]

“Un soir, je sortais d’une grande église Baptiste dans le Tennessee où je venais de prêcher. Je m’étais senti conduit ce soir-là à appeler une certaine jeune fille à venir au Christ. Elle m’avait ri au nez quand je l’avais appelée à venir au Christ. C’était l’une des filles d’un diacre. Elle m’a attendu à la sortie : *“Je veux que vous sachiez bien ceci : ne*

m'importunez plus jamais avec ça !”

“Dieu vous appelait.”

“C'est idiot ! Je suis jeune, j'ai tout le temps. Mon père est assez religieux pour toute la famille !”

“Pas assez pour vous, sœur. Chacun doit être religieux pour lui-même...”

“Lorsque je voudrais qu'on me parle à ce sujet, je choisirai quelqu'un de sensé, mais certainement pas quelqu'un comme vous.”

“Vous pouvez dire ce que vous voulez, cela ne me dérange pas, mais un jour vous le regretterez.”

Peu après cette conversation, je suis repassé par cette même ville. Et la voici qui descendait la rue, débraillée, le jupon qui pendait, une cigarette à la main. Elle m'a offert un verre de whisky. Et voici son témoignage : *“Vous souvenez-vous du soir où vous m'avez appelée ? C'était la vérité: l'Esprit de Dieu essayait de me convaincre ce soir-là, et de me faire venir. Depuis lors, je pourrais voir l'âme de ma mère frirer en enfer comme une crêpe, et en rire.”* ... Il faut respecter Dieu.”

[*“Respects”* § 113 à 119 le 15 octobre 1961 à Jeffersonville, Indiana]

“Un démon est presque inoffensif s'il n'a pas quelque chose ou quelqu'un par le moyen duquel agir...

Il y avait un frère qui avait des problèmes avec sa femme. Des années auparavant, dans une de mes réunions de guérison, elle avait levé la tête, alors que j'avais demandé aux gens de la tenir baissée. Il y avait sur l'estrade un esprit mauvais qui ne voulait pas quitter une femme, et cette dame dans la salle, avec un total manque de respect, a levé malgré tout la tête. Et l'esprit a quitté la femme qui était sur l'estrade pour entrer en elle. Il y a environ quatorze ans de cela [1948], et cette dame est tombée dans un triste état, même mentalement, au point de faire des choses tout à fait fausses. Ainsi, par exemple, elle a abandonné son mari, pour aller se marier avec un autre homme, tout en vivant encore avec son mari. Elle affirmait ne pas savoir qu'elle avait fait cela.

On l'a examinée : ... l'amnésie. Mais ce n'était pas cela, c'était un esprit. Cette dame était une de nos meilleures amies, mais depuis ce soir-là, elle me haïssait, et vous en voyez bien la raison !

Mais quand son mari est venu, alors le Saint-Esprit est descendu. Puis il est apparu à son mari cette nuit-là dans un rêve. Il est revenu nous raconter ce rêve qu'il pensait être un rêve ordinaire. Mais nous avons découvert que c'était la réponse pour la guérison de sa femme. Combien le Saint-Esprit a agi merveilleusement !”

[*“Greatest Battle Ever Fought”* le 11 mars 1962 à Jeffersonville, Indiana]

[A plusieurs reprises, William Branham rappellera que la vraie foi repose sur l'amour. Les expériences suivantes sont des illustrations de ce secret.]

Un taureau meurtrier

“Tout mon ministère repose sur l’amour. Si je peux aimer la personne en face de moi ou être en communion avec elle, alors il se passe quelque chose ...

Il y a quelque temps, je faisais mon travail de garde-chasse près d’Henryville, Indiana, où l’un de mes amis était malade. Et j’étais en train de lâcher du poisson dans le torrent. J’ai pensé que je pouvais aller prier pour lui. J’ai pris mon fusil de garde-chasse et je l’ai jeté dans ma camionnette et j’ai tout fermé. Il me suffisait de traverser un champ pour aller chez lui. Et je me suis mis à traverser ce champ en chantonnant, et j’ai oublié que dans la ferme de Burk il y avait un énorme taureau qui avait déjà tué le gardien... C’était une belle bête, on n’avait pas voulu le tuer et on l’avait vendu à cet homme, mais je l’avais oublié.

J’ai atteint le milieu du champ où il y avait un petit chêne rabougri. Je suis passé à côté et alors ce grand taureau tueur s’est dressé et s’est ébroué, et je l’ai reconnu. Je n’avais pas mon fusil. Et heureusement sinon j’aurais dû le tuer et le payer. La barrière était trop éloignée, et il n’y avait pas d’arbres pour s’y réfugier. Il ne me restait plus qu’à faire face à la mort. *“Seigneur, si c’est l’heure de mourir pour moi, je veux le faire courageusement. Si je dois mourir par ce taureau, alors que je meure.”* Et j’ai laissé tomber les bras.

Et quelque chose s’est passé. Cela peut paraître enfantin mais c’est la vérité. Au lieu de détester cet animal, je l’ai aimé : *“Pauvre bête qui était allongée dans ce champ, je suis venu t’importuner sur ton territoire, et tu ne fais que te défendre.”* Il a abaissé les cornes et gratté la terre et plié les genoux, comme ils font avant de charger. *“Je suis vraiment désolé de t’avoir dérangé.”* Et j’ai dit : *“Je ne veux pas que tu me tues, je suis un serviteur de Dieu en chemin pour prier pour un malade, et j’ai oublié ces pancartes.”* J’ai parlé comme je vous parle maintenant, mais quelque chose s’est passé. Je n’avais pas peur de lui. Je n’avais pas plus peur de lui que de mon frère.

L’église a toujours peur que les choses ne se produisent pas. C’est pourquoi, quand il y a la crainte, ça n’arrive pas. L’amour chasse la crainte. Quand on a l’amour, il n’y a plus de crainte. Tant que vous avez de la crainte, l’amour ne peut agir.

Quand le taureau a chargé, il est arrivé à deux mètres de moi et il s’est arrêté. Il a écarté ses pattes avant, et il semblait tout décontenancé, et il regardait d’un côté et d’autre. Puis il s’est détourné pour aller se rallonger là d’où il était parti. Et j’ai traversé le champ et je suis sorti : il est resté allongé en me regardant. C’est l’amour qui a chassé la crainte. Mais quand je suis sorti du champ, et que Cela m’a quitté, alors je me suis mis à trembler comme une feuille. Mais tant que j’étais dans sa Présence, la peur était absente.”

[*“Footprints”* p. 136, d’après *“When Love Projects”* le 20 mai 1957 à Saskatoon au Saskatchewan]

Un nid de frelons

“Un jour, je passais la tondeuse devant la maison... C’était par un chaud après-midi... J’ai ôté ma chemise ... et tandis que je passais la tondeuse, j’ai oublié qu’au bout de la

clôture, il y avait un gros nid de frelons accroché là. Et je me dépêchais, et je ne les avais pas remarqués, je ne suis pas assez souvent à la maison, et je suis rentré en plein dans ce nid... Je n'avais pas de chemise et en un instant il y avait des frelons partout.

Vous savez qu'une seule piqûre peut tuer ... Et il y en avait là tout un nid sur moi ! Je ne sais pas ce que vous allez penser, mais je n'ai pas eu peur : je dis la vérité... Et au lieu de chercher à les combattre, quelque chose s'est passé. Je n'avais pas peur d'eux. Je les aimais. Je me suis dit : *“Petites créatures de Dieu, votre seul moyen de défense, c'est de piquer, c'est l'arme que Dieu vous a donnée. Et je vous ai dérangées chez vous”*. Et j'ai dit : *“Mais je dois aller prier pour des enfants de Dieu malades, je suis serviteur de Dieu. Au Nom de votre Créateur, Jésus-Christ, retournez dans votre nid. Je ne vous importunerai plus.”*

Et ces frelons ont tournoyé autour de moi et sont retournés directement dans leur nid. Pourquoi ? L'atmosphère avait été modifiée. Vous dites : *“C'est idiot”*. C'est pourquoi vous ne comprenez pas la Bible. Les lions ne pouvaient faire du mal à Daniel : l'atmosphère avait été changée [Daniel 6]. Le feu ne pouvait brûler Schadrac, Méschac et Abed Nego: l'atmosphère avait été changée [Daniel 3].”

[*“Footprints”*, p. 206, d'après *“When Love Projects”* le 20 mai 1957 à Saskatoon au Saskatchewan]

La mère opossum

Un matin d'été vers dix heures, William Branham commentait sur son perron, en présence de deux chrétiens, la tragédie d'une jeune femme qui avait étouffé son jeune bébé illégitime avant de le jeter du haut d'un pont : *“Elle ne méritait pas le nom de mère, mère est synonyme d'amour.”*

Il remarqua alors un opossum venant des bois de l'autre côté de la route, et qui franchissait son portail. L'animal avait pourtant longé trois autres maisons dépourvues de barrières, et la maison des Branham était la seule à avoir une clôture.

Il crut que cette bête avait la rage, car l'opossum se déplace de nuit et non de jour. De plus, lorsqu'il plaça un râteau sur son chemin, l'animal mordit le râteau au lieu de faire le mort comme à l'ordinaire quand il est menacé. Et il constata alors que l'épaule était très enflée : l'animal avait été blessé par un chien ou une voiture, les mouches et les vers recouvraient la blessure. Avec son râteau, il retourna l'animal et il découvrit neuf petits opossums sortis de la poche de leur mère. Et il admira la combativité de cette mère essayant malgré son état de défendre ses petits.

Deux chrétiens, Madame et Monsieur Wood sont alors arrivés. Madame Wood, vétérinaire, demanda à William Branham d'achever la mère et de tuer les petits. Mais il ne voulut jamais s'y résoudre : *“Je suis chasseur mais pas tueur.”* L'animal alla s'effondrer au pied de son perron, et les petits sortirent de la poche et essayèrent de téter.

La mère opossum resta au soleil toute la journée. Le soir elle était encore vivante et ne chercha pas à partir. Toute la nuit William Branham pensa à elle. Le lendemain matin elle était encore là mais ne bougeait presque plus.

Il alla s'asseoir à son bureau : *“Je ne sais pas quoi faire d'elle. Je ne peux pas la tuer, c'est une mère.”* Alors quelque chose lui a parlé, lui rappelant sa prédication de la veille sur les vraies mères : *“C'est une mère courageuse, elle est couchée à ta porte depuis vingt-quatre heures, attendant son tour pour que l'on prie pour elle.”*

Décontenancé, William Branham sortit : *“Père Céleste, je sais que tu diriges les individus, mais les animaux aussi t'appartiennent. Tu as parlé au travers d'une mule un jour [Nombres 22: 28 à 30]. Tu connais chaque passereau qui tombe dans la rue. Et toi, Ô Dieu, tu as envoyé cette pauvre opossum ignorante jusqu'ici, blessée par les chiens, afin que je prie pour elle, et je n'ai pas compris, pardonne mon incompréhension Seigneur. Si je dois prier pour cette mère, alors elle pourra s'occuper de ses petits. Et si son amour pour sa progéniture a touché ton amour, si tu as envoyé cet animal muet qui n'a même pas une âme, cette opossum, afin que l'on prie pour elle, alors je t'en prie, Ô Seigneur Dieu, que ta volonté s'accomplisse et guéris cette opossum.”*

Après la prière, l'animal se releva, rassembla ses petits, se dirigea vers la sortie, se retourna une dernière fois, comme pour dire merci, puis disparut dans les bois.

“Si Dieu a pu conduire cette opossum jusqu'ici afin que l'on prie pour elle, parce qu'elle aimait ses petits, à combien plus forte raison répondra-t-il à votre prière, vous ses enfants. C'est l'amour qui explique cela. Dieu veut que vous aimiez avec courage, et non pour le garder pour vous-même. Distribuez votre amour. Montrez-moi votre amour par vos œuvres.”

[*“Footprints”* p. 271 d'après *“When Love Projects”* le 20 mai 1957 à Saskatoon au Saskatchewan]

Un athée béni

“Il n'y a pas longtemps, une jeune femme était soignée en sanatorium et on l'avait ramenée chez elle. Selon le docteur, elle en avait pour dix ou quinze jours avant de mourir de tuberculose. On m'a demandé d'aller la voir. Cela fait environ huit ou dix ans, juste avant que je n'aille la première fois à Phoenix. J'ai prié pour elle ce soir-là. Elle avait cinq jeunes enfants.

Et alors que je priais, je l'ai vue avec des cheveux gris, elle les avait alors brun foncé, et en même temps je voyais ses enfants marcher avec elle en lui prenant la main des années plus tard. Et j'ai déclaré : *“Sœur, AINSI DIT LE SEIGNEUR, vous vivrez.”*

Elle s'est mise à pleurer : *“Quelque chose s'est passé dans mon cœur. Je sens tout simplement que je vais vivre. C'est quelque chose qui me fait du bien. Je vais guérir.”*

“Il en sera ainsi, car c'est AINSI DIT LE SEIGNEUR.” Et je suis allé raconter cela à l'église.

J'avais un voisin, un ami ... un parfait incrédule, un scientifique, il travaillait pour l'Etat et ne croyait pas que Dieu existe : *“C'est de la folie de croire une telle chose.”* ...

Quelqu'un avait répandu la nouvelle le jour suivant, sur ce que j'avais dit au sujet de cette femme. Nous n'avions pas encore eu de réunion, et je faisais des patrouilles dans les

montagnes avec mes vêtements dépenaillés. J'ai pris ma bicyclette pour descendre à l'épicerie, et je devais tourner au coin de la rue, deux pâtés avant la maison de cette femme. Et voilà cet incrédule qui arrive à pied et qui s'adresse à moi.

“Bonjour pasteur. Un instant seulement, j'ai à vous parler. Vous n'avez pas honte de raconter à cette pauvre mère mourante qu'elle va vivre, et d'essayer de reconforter ces gens avec de faux espoirs comme ça ?”

“Mais ce n'est pas avec de faux espoirs que je les reconforte.”

“Elle va mourir. Son mari travaille avec moi pour l'Etat. Il m'a raconté que vous êtes allés là-bas avant-hier soir, que vous avez prié, et que vous avez dit qu'elle guérirait et atteindrait la vieillesse.”

“Ce n'est pas moi qui ai dit cela. C'est Dieu qui l'a dit.”

“Sottise ! Honte à vous ! Vous devriez avoir assez d'honnêteté pour ne pas nourrir les gens avec de telles sornettes.”

“Ce n'est pas une sornette.”

“Ça suffit comme cela.” Et il est parti. J'ai continué mes courses et je suis rentré.

Deux ou trois jours plus tard, ma femme m'a dit que son épouse, Madame Andrews, qu'elle connaissait bien, une croyante de l'Eglise Chrétienne, était très malade : *“Tu devrais aller la voir.”*

“D'accord, mais son mari est un incrédule, il faut que j'y aille doucement. Je vais aller lui demander si je peux l'aider à rentrer du charbon, et peut-être que lui, ou elle, me demandera de prier pour elle.” Et j'y suis allé.

“Bonjour Monsieur Andrews.”

“Bonjour pasteur.”

“J'ai appris que votre femme était malade.”

“Oui, c'est vrai, mais j'ai un bon docteur pour elle.”

“Bien. Je voulais seulement vous demander, puisque nous sommes voisins, si je pouvais vous aider à porter le charbon, ou à vous faire une petite course à l'occasion. Ce serait avec plaisir.”

“Ah, merci bien, mais nous avons un bon docteur. Tout ira bien.” Et il m'a donné le nom du docteur. J'ai dit : *“C'est un homme très bien. Je l'aime beaucoup.”*

“Oui, il n'y a pas de problème. Elle a l'appendicite. Ça ira. Il va tout geler et ça ira bien.”

“Je l'espère aussi Monsieur Andrews. Si je peux vous être utile, je suis juste à côté, appelez-moi.” Je suis reparti ... comme si de rien n'était.

Le jour suivant le médecin est venu : *“Il va falloir l'hospitaliser. Elle enfle vraiment beaucoup. Il va falloir l'opérer.”*

A l'hôpital, on a fait les tests sanguins et ils ont découvert que ce n'était pas l'appendicite. Alors ils ont fait venir un spécialiste de Louisville : *“Il ne lui reste plus que quatre ou six heures à vivre. Elle a un caillot près du cœur. Il n'y a rien à faire.”*

Le lendemain matin ma femme m'a dit : *“Madame Andrews est mourante, Billy. Je*

viens de l'apprendre. Elle a un caillot. Une amie infirmière m'a téléphoné et m'a dit qu'elle était déjà inconsciente."

"C'est vraiment triste, Meda, je n'aime pas apprendre cela. Pauvre femme. Nous allons prier pour elle." Nous avons prié, et je suis reparti au travail.

Il bruinaît, et, alors que je traversais le champ, quelque chose m'a dit : "Retourne en arrière, retourne en arrière !"

Je suis donc revenu, et j'ai téléphoné : le temps était mauvais et il n'était donc pas question de travailler, et je savais que le Seigneur voulait quelque chose. Alors j'ai démonté mon fusil pour le nettoyer. Et voici que Monsieur Andrews est arrivé, le chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles...

"Bonjour Monsieur Andrews, prenez une chaise." Et j'ai continué à m'occuper de mon fusil.

"Pasteur."

"Oui ?"

"Ma femme est très malade. Vous êtes au courant ?"

"Oui, j'ai appris qu'elle était mourante. C'est terrible. Mais vous avez un bon docteur là-bas. Et j'espère qu'elle va s'en tirer."

"Nous avons fait venir un spécialiste. Vous le saviez ?"

"Oui, et j'ai entendu dire que c'était un caillot près du cœur."... Je me suis dit : "Tu m'as fait languir, à ton tour un peu maintenant." Et j'ai continué à nettoyer mon fusil... Et je regardais au travers du canon. C'était propre, mais je voulais le faire un peu attendre.

"Pasteur, vous ne savez pas ? Je me demande si vous ne pourriez pas lui venir un peu en aide."

"Comment cela ?"

"Vous savez bien."

"Vous voulez dire prier pour elle ?"

"Oui."

"Je pensais que vous ne croyiez pas à ces choses-là. Vous m'avez dit, il y a moins d'une semaine au coin de la rue, que vous ne croyiez même pas en l'existence de Dieu."

"Eh bien ..."

Je me suis dit : "Toi, quand ce sera le moment, tu vas y croire." ... "Bon d'accord, Monsieur Andrews..."

"Voulez-vous venir prier pour elle ?"

"Monsieur Andrews, et si vous vous agenouilliez avec moi afin de prier pour elle ici même ?"

"Je ne sais pas comment faire."

"Vous vous mettez seulement à genoux, je vais vous montrer." Et il s'est agenouillé.

"Levez les mains maintenant. Et pour commencer, du fond du cœur dites : Dieu, sois miséricordieux envers moi, un pécheur". C'est ce qu'il a fait, et il s'est mis à pleurer. Il

s'est relevé en essuyant ses yeux : *“Vous croyez qu'elle va aller mieux ? Vous venez ?”*

“Oui, je vais aller la voir.” ... et nous y sommes allés.

Elle ne nous a pas reconnus, ses yeux étaient révoltés. La jeune infirmière nous a fait entrer. Je me suis mis à genoux, j'ai prié pour elle et j'ai posé mes mains sur elle et j'ai attendu un peu. Ma femme m'a demandé si je voyais quelque chose.

“Non chérie, je ne vois rien.” Nous sommes sortis faire un tour à la maternité, là où les bébés sont alités, et Meda leur a parlé. Puis je suis retourné vers Madame Andrews. Et en entrant dans la chambre, j'ai vu ! Oh mon Dieu !

“Vous allez vous en sortir ! Ne vous en faites pas, Dieu a entendu.”

Je suis rentré chez moi. Monsieur Andrews est venu : *“Qu'est-ce que vous en pensez, pasteur ?”*

“Elle va vivre.” Il s'est mis à pleurer. *“Ne vous inquiétez pas. Dieu m'a donné la même vision que pour Madame Reets quand j'ai dit qu'elle allait vivre, et elle se porte bien aujourd'hui. Votre femme aussi va vivre.”*

“Je suis tellement heureux pasteur.”

Peu après le téléphone a sonné. *“Venez immédiatement, votre femme se meurt.”* Il est venu me le dire. Je lui ai répondu : *“Croyez-vous ce que je vous ai dit ?”*

“Je veux bien, mais ils me disent qu'elle va mourir.”

“Ce qu'ils disent n'a aucune importance. Quand Dieu parle, cela se passe comme il l'a dit.”

“Oh, je ne veux pas aller voir ça.”

“Voir quoi ? Vous pensez encore qu'elle va mourir n'est-ce pas ?”

“Je suis à bout de nerfs.” Je me suis dit : *“Cela te fait du bien.”* Le téléphone a sonné à nouveau : quelqu'un l'appelait de l'autre côté de la rue. Il y est allé et il est revenu nous dire qu'il devait se rendre à l'hôpital d'urgence. Nous y sommes partis.

Meda m'a demandé : *“Qu'est-ce que tu en penses ?”*

“Ne t'en fais pas. Dieu a parlé. Cela suffit. Si cette femme ne me fait pas une tarte aux pommes d'ici trois jours, et que je ne sois pas en train de la manger assis sous ce porche, alors je suis un faux prophète.” ... Et je l'ai dit à tous, à l'hôpital, aux infirmières : *“Dans trois jours elle me fera une tarte. Sinon je quitte le ministère.”*

Peu après, Monsieur Andrews est revenu traversant le champ en sautant comme un gamin : *“Pasteur ! Pasteur ! Devinez ce qui est arrivé ! Pendant que j'allais la voir, quelque chose s'est brisé et toute l'eau est sortie d'elle. Elle s'est dressée sur son lit disant qu'elle avait faim et j'ai appelé l'infirmière. Elle lui a apporté du bouillon, mais ma femme l'a repoussé en réclamant de la saucisse et de la choucroute. Elle est guérie.”*

... Jésus est vivant ... et c'est pourquoi elle vit elle aussi aujourd'hui.”

[*“Footprints”* p. 177 à 182, d'après *“Believe From The Heart”* le 2 mars 1955 à Phoenix, Arizona]